

Extraits d'un fascicule édité à l'occasion de la visite à Nantua du Président de la République Vincent Auriol le 25 mai 1947 : « De la défaite à la victoire au pays d'Alphonse Baudin, une page d'histoire locale ».
Il contient le récit de la rafle du 14 décembre 1943 et son tragique bilan pour la population.

Collection privée.



**A Monsieur le Président
de la République Française**

en souvenir de son voyage à Nantua,
le 25 Mai 1947.

*Ces lignes sont écrites avec « le sang, la sueur et les larmes »
de la population d'une pauvre petite ville.*

*L'ennemi s'acharna sauvagement sur elle mais ne put avoir
raison de son âme.*

*La ville de Nantua s'est battue pour la France, pour la
République et la Liberté, elle reçoit aujourd'hui la récompense des
braves. Elle la reçoit fièrement des mains du Chef de l'Etat.
Elle vous offre son histoire douloureuse et salue en vous, Monsieur
le Président, le gardien de cette Liberté si chère pour laquelle ses
enfants sont morts si nombreux.*

La Rafle du 14 Décembre

Une attaque contre le Maquis était prévue, ce fut une rafle qui eut lieu.

Le 14 décembre 1943, dans l'aube glauque d'un jour d'hiver, un train entre en gare, il en débarque une nuée de S. S., ils cernent la ville de toutes parts, occupent la poste. Par groupes de deux ils pénètrent dans les maisons endormies : pêle-mêle, sans distinction d'aucune sorte, ils arrêtent tous les hommes valides. Brutalement, à peine vêtus, à coups de crosse, ils sont conduits à la gare, parqués dans des wagons à bestiaux.

La stupeur et l'épouvante figent tous les visages.

Le Docteur Mercier n'est pas arrêté, car la rafle épargne le corps médical. Mais il est incapable de rester chez lui alors que la terreur règne partout. Il est terriblement inquiet au sujet de l'hôpital qui déjà abrite des maquisards blessés. Il sort donc pour se rendre à l'hôpital. Il est arrêté en route et conduit à la gare comme les autres. Comme les autres... jusqu'au moment où une dénonciation infâme parvint au chef S. S. qui dirigeait l'opération. Celui-ci vint alors chercher le Docteur et, le séparant de ses compagnons, le conduisit dans le bureau du chef de gare où nous avons pu le voir en fin de matinée. Il souriait encore, mais son visage était fort pâle : « J'ai été dénoncé, nous dit-il ; l'Allemand, en m'amenant ici, m'a dit : « Je ne vous interroge pas, je sais que vous êtes le chef du Gaullisme ».

Au milieu de la matinée, un groupe de nouveaux prisonniers arrivent à la gare, plus attendrissants encore que les autres : ce sont les élèves du Collège.

Les Allemands ont fait ce matin irruption dans leurs classes, ils les ont fait aligner dans la cour au milieu de laquelle ils avaient installé une mitrailleuse. Les mains levées, ils ont été fouillés. Les Allemands n'ont pas remarqué le minuscule drapeau anglais que beaucoup d'entre eux portent à la boutonnière de leur blouse grise. Ceux qui ont dix-huit ans — ou accusent cet âge par leur taille — ont été arrêtés.

Ce sont eux qui arrivent maintenant. Ils marchent au pas, dressent fièrement la tête et toisent les Allemands. Ils entrent dans la gare, et dès ce moment partagent bravement le sort de leurs aînés. L'un d'eux venait de faire sa rentrée au Collège après une longue pleurésie. Que dire des affres de sa mère ?

Les heures passaient lourdes d'angoisse. Les femmes se pressaient dans la cour de la gare ; les Allemands les laissaient pénétrer par petits groupes et elles se dirigeaient vers les wagons, portant des lainages, quelque nourriture, un peu d'argent à

ceux qui attendaient. Elles se redressaient dignement en passant devant les sentinelles, et cachaient bravement leur détresse sous un sourire, en approchant des wagons.

Et eux ?... Pauvres, pauvres amis, nous revoyons vos bons visages sur le fond obscur du fourgon, vos yeux nous souriaient, vos mains se tendaient vers nous, c'est vous qui nous réconfortiez, et vos voix résonnent encore, vibrantes, dans notre cœur.

Le train s'est ébranlé à midi, emmenant cent trente hommes et leurs bourreaux. Il a quitté Nantua lentement, comme un convoi funèbre, et c'est ce qu'il était en réalité.

C'est la dernière vision que nous avons de vous, ce train s'éloignant dans la clarté blafarde du jour de décembre, vos mains s'agitant aux portières en signe d'adieu.

*« Ce n'est qu'un au revoir, mes frères ;
Ce n'est qu'un au revoir... »*

Quelques minutes après le départ du train, deux voitures quittaient la gare : dans la première, se trouvaient le Capitaine de Gendarmerie et Antonin Allante, premier adjoint au Maire. Ils furent emmenés à Montluc, un mois plus tard à Buchenwald où devait mourir Antonin Allante.

Le Docteur Mercier monte dans la seconde. Il quitte Nantua à son tour, sourit encore à travers la glace à des amis qui se trouvent là.

Quelques heures plus tard, un passant découvrait son cadavre criblé de cinq balles de mitraillette, sur le bord de la route, à Maillat, à sept kilomètres de Nantua.

La lutte était finie pour lui.

Chacun rentra chez lui, emportant sa peine, comme un animal blessé rentre dans son terrier, et la nuit tomba sur une ville morte.

Le chef de famille, ou un enfant chéri, manquait dans de nombreux foyers, mais chacun, ce soir-là, mit son chagrin personnel au second plan, et la ville entière pleura le Docteur fusillé. Il avait donné sa vie, mais ses compatriotes ne lui marchandèrent pas les marques d'affection, et pendant les deux jours où son corps reposa dans le cabinet de consultation où nous l'avions vu si souvent, la population de la ville et du canton entier défila et versa des larmes sincères sous le regard figé des « observateurs » de la Gestapo.

Et l'année s'acheva dans le plus sombre désespoir. Chacun agissait mécaniquement, vivait par vitesse acquise. Nous ne réalisions plus ni le danger, ni la douleur : tel ce patriote qui pendant les jours qui suivirent l'exécution du Docteur Mercier, effectua les liaisons nécessaires avec le Maquis, malgré la surveillance étroite de la Gestapo, avec, dans son portefeuille, l'avis de décès de son fils mort en terre africaine.

Nous suivions avec anxiété le douloureux voyage de nos compatriotes emmenés. Bourg fut leur première étape. De là on les achemina sur Compiègne, vers l'immense camp de concentration où se trouvaient déjà des milliers de Français venus de tous les horizons.

Les trains étaient heureusement conduits par nos braves cheminots qui firent si magnifiquement leur devoir et écrivirent la plus belle page de la Résistance française. Entre Bourg et Compiègne, le train qui emmenait nos compatriotes ralentit son allure à plusieurs reprises : quarante des nôtres purent sautés et revinrent ainsi.

* *
*

1945

Le temps passait, l'offensive avait repris. Enfin les Armées alliées franchirent le Rhin et pénétrèrent en Allemagne. Les premiers camps de prisonniers de guerre commencèrent à être libérés.

Le premier Nantuazien qui revint d'Allemagne arriva le 6 avril. Il venait de Cassel et avait été libéré le 30 mars. Le retour de nos quarante compatriotes prisonniers de guerre devait s'échelonner régulièrement dans les semaines qui suivirent.

Puis, les premières nouvelles commencèrent à circuler au sujet des camps de déportés : le rideau se leva sur la plus effroyable tragédie de l'histoire de l'humanité, et le monde horrifié eut la révélation des atrocités commises par les Nazis depuis des années.

Nous étions atterrés.

Le premier grand camp libéré fut celui de Buchenwald, le 11 avril 1945. Un des nôtres, interné au camp, s'offrit comme chauffeur à un convoi de la Croix-Rouge suisse qui rentrait à Genève. Il arriva à Nantua le 25 avril.

Il était épuisé, il voulut cependant donner des nouvelles aux familles tremblantes suspendues à ses lèvres ; une réunion fut organisée à la mairie et il nous donna les premiers détails sur le martyre des camps.

Il nous décrivit le douloureux voyage, la vie atroce du camp, les mauvais traitements, les maladies... les morts... Il nous dit qu'à Compiègne ils auraient pu être libérés en donnant chacun deux noms de Résistants...

Des sanglots soulevaient les poitrines ; ce récit était trop cruel à entendre ; ils avaient trop souffert.

Un deuxième retour eut lieu le 28 avril.

8 Mai 1945

Le jour de la Victoire nous trouva dans l'angoisse où nous avait plongés le récit de nos premiers déportés.

Les cloches retentirent dans notre ciel, mais n'éveillèrent pas d'écho joyeux dans nos cœurs.

Le jour « V » avait été trop long à venir, il nous trouvait exsangues.

Nous retrouvâmes cependant un peu d'espoir et une raison de vivre lorsque notre Maire hissa au balcon de la Sous-Préfecture le drapeau à Croix de Lorraine, qui avait servi, onze mois auparavant, à la proclamation de la IV^e République. Une fois encore, la *Marseillaise* jaillit de nos poitrines.

L'attente reprit.

Ceux de la rafle de février revinrent en mai. Ils nous donnèrent des détails encore plus atroces. Le pourcentage des rescapés était encore plus faible que pour la rafle de décembre.

Quelques retours s'échelonnèrent encore jusqu'en juin.

Nous apprîmes la mort à Constance, le 5 juin, d'un petit gars délivré le 3 juin.

En juillet, l'espoir d'en voir revenir d'autres s'évanouit. Il fallut regarder les choses en face :

90 des nôtres avaient été emmenés en Allemagne, en décembre ; 22 revinrent. Un d'entre eux était mourant, un second est mort depuis, beaucoup sont encore malades aujourd'hui.

30 avaient été emmenés en février : 5 revinrent.

5 furent emmenés en juillet 1944 : aucun ne revint.

Le bilan était tragique.

Tragiques les détails de leur vie, de leur mort.

Tragique le sort de ceux qui étaient morts au début, ne pouvant supporter les conditions inhumaines de la vie dans les camps ; plus tragique encore le sort de ceux qui avaient tout supporté et étaient morts quelques jours avant la Libération, le jour de la Libération, pendant le voyage du retour, après le retour. Souffrir, encore, encore souffrir... Tragique ?... Atroce ?... Les mots ne peuvent plus traduire, et le Destin de l'homme les dépasse dans tous les sens.

La France était libérée.

La guerre était finie.

Le tribut payé par notre région à la guerre et à la Résistance a été énorme et nous écrase encore.

Mais si, dès que la tête de pont alliée fut solidement et définitivement établie en Normandie, les Allemands ont évacué la France en n'opposant que des actions de retardement destinées à couvrir leur retraite ;

Si les troupes françaises et alliées, débarquées le 15 août dans le Midi de la France, ont eu une avance si rapide qu'elle étonna le monde entier,

Morts en Déportation :

Allante Antonin, <i>Adjoint</i>	<i>Nantua</i>
Assumel Paul	»
Aymard Marcel	<i>Montréal</i>
Barbe Émile	<i>Nantua</i>
Bard Émile	»
Benod Albert	»
Bertoletti Mario	»
Berthier Paul	»
Boichot Henri	»
Boisson René	»
Bolozon Aimé	»
Brun Gabriel	»
Brunet Paul	»
Cabaud Georges	»
Cadoux Gilbert	<i>Montréal</i>
Caillon Aimé	<i>Nantua</i>
Capelli Raymond	<i>Montréal</i>
Cerciat Pierre	<i>Nantua</i>
Chaudet André	<i>Ceignes</i>
Chatenoud Robert	<i>Bellegarde</i>
Chevallon Georges	<i>Nantua</i>
Clerc Joseph	<i>Ambronay</i>
Cochet Albert	<i>Nantua</i>
Colettaz Pierre	»
Collomb Ernest	»
Cottarel Adolphe	»
Coupat Daniel	<i>La Cluse</i>
Coupat Henri	»
Daim René	<i>Nantua</i>
Donet Jean	»
Dubreuil André	»
Duchêne Georges	<i>Montréal</i>
Duraffour François	<i>St. Martin</i>
Ecuivillon Maurice	<i>Nantua</i>
Evrard Paul	»
Famy André	»
Favre Clément	»
Frenayzin André	<i>St-Martin</i>
Gay Gabriel, <i>Vicaire</i>	<i>Nantua</i>
Genet Claudius	»
Genoux Jean	»
Genoux Roger	»
Gilardi Joseph	»
Gourmoud Georges	»
Grégoire Maurice	»
Grosbon Gabriel	»
Grosset Guy	»
Gudin Emile	»
Guerry Hippolyte	»

Morts en Déportation :

Guillot Marius	<i>Nantua</i>
Guinard Roger	<i>Montréal</i>
Guy Auguste, Maire	"
Guy Roger	<i>Nantua</i>
Josserand Claudius	"
Lamard Roger	<i>Montréal</i>
Lamy Francisque	<i>Nantua</i>
Laurent René	"
Lavina Guérino	<i>Montréal</i>
Leroux Robert	<i>Nantua</i>
Lusi Henri	<i>La Cluse</i>
Maire René	<i>Nantua</i>
Maissiat Pierre	"
Maréchal Jean	"
Masnada Louis	<i>Montréal</i>
Millet Auguste	<i>Nantua</i>
Mimeret André	"
Monnet Marcel	"
Morel Jean	"
Nicoud Jean	"
Oviste Antoine	"
Paquet Ennemond	"
Peilleux Alexandre	<i>Montréal</i>
Perrin Pierre	<i>Nantua</i>
Petit Léon	"
Pinque Henri	<i>Montréal</i>
Poncet André	<i>Nantua</i>
Pretod Roger	<i>Montréal</i>
Ravat Roger	<i>Nantua</i>
Rey Gustave	"
Reydelle Gabriel	"
Robert Charles	"
Rochet Jean	<i>Montréal</i>
Rondot Charles	"
Rousset Paul	"
Rozier René	<i>Nantua</i>
Rulland Jean	"
Secrétant Henri	<i>Les Neyrolles</i>
Servillat Fernand	<i>Nantua</i>
Servillat Paul	"
Sonthonnax Gaston	<i>Apremont</i>
Thovert Jean	<i>Montréal</i>
Treuillet Lucien	"
Varraux Félix	"
Vaucher François	<i>Nantua</i>
Verguet Maurice	"
Vernet Julien	"
Viotto Pierre	<i>St-Martin</i>

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DES ETAB^S PIRON & C^S
A NANTUA, LE 20 MAI 1947.